
Histoire et philologie de la Chine classique

Histoire et philologie de la Chine classique

Conférences des années 2012-2013 et 2013-2014

François Martin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1755>

DOI : 10.4000/ashp.1755

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 310-318

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

François Martin, « Histoire et philologie de la Chine classique », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 146 | 2015, mis en ligne le 06 octobre 2015, consulté le 04 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1755> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1755>

Tous droits réservés : EPHE

HISTOIRE ET PHILOGIE DE LA CHINE CLASSIQUE

Directeur d'études : M. François MARTIN

Programme de l'année 2012-2013 : I. *Un politicien, historien et homme de lettres sous les Song : Sima Guang (1019-1086)*. — II. *Le langage poétique des Six Dynasties* (suite).

I. *Après* avoir lu des passages de la biographie de Sima Guang 司馬光 établie par son ami Su Shi 蘇軾, on a étudié plusieurs pièces méconnues mais très originales et dignes d'intérêt, tirées du recueil complet de ses œuvres, en commençant par les trois « rhapsodies à l'ancienne » (*gu fu* 古賦), qui en constituent le premier chapitre. Ce sont les seuls *fu* qu'on connaît de Sima Guang. C'est peu en quantité, sur une œuvre immense (plus de cinq mille poèmes, par exemple) mais tous trois méritent une étude serrée.

1) Le « *Fu* sur l'animal étrange offert par le Jiaozhi 交趾 (*Jiaozhi xian qishou fu* 交趾獻奇獸賦) », est un *fu* de remontrance qui présente l'intérêt rare de pouvoir être situé dans un contexte précis. C'est à ce titre un document précieux sur les rapports entre littérature et politique. Au sixième mois de 1058, la Cour du Vietnam (Jiaozhi) envoya en tribut à l'empereur Renzong 仁宗 un animal inconnu, censément un de ces signes fastes sanctionnant le règne d'un empereur d'une grande sagesse. Au huitième mois, l'empereur convoqua ses ministres pour leur montrer la bête. Sima Guang, dont c'est une des premières interventions connues à la Cour, composa alors un *fu* pour enjoindre à l'empereur de refuser ce présent. Le *fu* est précédé du texte de présentation (*jinbiao* 進表):

Votre sujet Guang déclare : au vingt-cinquième jour de ce mois, un ordre impérial nous fit venir au palais Chongzheng 崇政殿 pour y voir un animal étrange offert par le Jiaozhou et que l'on disait être un *qilin* 麒麟 (animal légendaire – souvent traduit par « licorne » – réputé d'une grande bonté et signe auspiceux par excellence). Je ne suis qu'un ignorant inculte et j'ignore tout des animaux extraordinaires. Je pense que le *qilin* est un animal faste et que depuis très longtemps on n'a pas pu en voir. Dans les Classiques il est nommé mais pas décrit. Dans les récits il est bien décrit, mais c'est longtemps après Confucius, et les diverses théories sont confuses et seul un génie pourrait savoir laquelle est la bonne, mais quelqu'un qui ne fait que tirer son savoir des autres ne peut absolument pas trancher. Je considère que quand la vertu d'un souverain est parfaite et confine au divin, la bête vertueuse arrive sans qu'on l'appelle et se soumet sans qu'on lui passe le licou. Voilà ce qu'on appelle un animal auspiceux. Mais dans le cas présent, cette bête, née dans les confins sauvages, a été enfermée dans une cage, chargée sur un radeau puis tirée dans un chariot sur dix mille lis, jusqu'au palais. Son apparence est extraordinaire et ne correspond à rien dans les textes. Est-ce vraiment un signe auspiceux ou non ? C'est bien difficile à trancher. Si c'est vraiment un *qilin*, il n'est pas venu spontanément ; si c'est un faux, on fera bien rire les barbares lointains. L'accepter ne saurait manifester l'éclat de la Cour d'un sage souverain et ne serait pas un haut fait

utile au bon gouvernement. Il est dit dans le « Chien des Lü » (*Lü ao* 旅獒 in *Shujing*, 5) : « Ne faites pas passer l'inutile avant l'utile, et vous réussirez. N'accordez aucune importance aux choses précieuses, ne méprisez pas les choses utiles, et le peuple aura à suffisance. Les chiens et les chevaux qui sont de races étrangères, ne les élevez pas. Les oiseaux précieux et les bêtes rares, ne les gardez pas dans votre domaine. N'accordez nul prix aux choses lointaines et les gens des pays éloignés viendront à vous. N'estimez que les sages, et autour de vous règnera la paix. »

Je pense qu'il convient de faire venir l'émissaire, de lui offrir de l'or et de la soie et de lui remettre un écrit de votre main dans lequel il sera répondu élégamment à la bonne intention (de son souverain), et de lui renvoyer ce *qilin*, pour lui faire retrouver son pays d'origine. Ensuite vous promouvrez les talents éminents, vous mettrez en pratique une bonne politique, vous ferez que familles et individus aient à suffisance, que les rites et la musique fleurissent, que les barbares soient soumis, et les signes auspiciose viendront d'eux-mêmes, ce qui correspondra au sens du « Chien des Lü ». Ne sera-ce pas parfait ? Le cœur serré et incapable de parler, j'ai écrit respectueusement ce « *Fu* sur la bête étrange offerte par le Jiaozhi », et le présente au souverain.

Le *fu* lui-même est le développement sur le mode poétique, dans un style parallèle somptueux et savant, de cette présentation. On peut analyser comme suit cette pièce, d'une construction équilibrée et rigoureuse :

- 1) L'évènement proprement dit : l'animal est capturé et apporté en Chine.
- 2) Les ministres viennent féliciter l'empereur :
 - Il règne en sage.
 - En conséquence, des signes auspiciose se manifestent.
- 3) L'empereur leur répond en souverain sage :
 - Il se juge indigne des grands souverains du passé et par conséquent ne saurait recevoir les tributs des populations étrangères.
 - De toute façon, cette bête ne saurait être un présage.
- 4) Les ministres reconnaissent qu'ils se sont fourvoyés et louent la sagesse du souverain.
- 5) Dès lors, l'empereur s'attache à bien gouverner :
 - Il s'entoure de sages ministres.
 - Grâce à eux, l'empire est bien gouverné.
 - Les Barbares (nations vassales) se soumettent.
 - Alors seulement apparaissent *spontanément* les signes manifestant l'excellence du gouvernement.
- 6) Conclusion (on laisse ici la parole à l'auteur lui-même) :

Il apparaît bien maintenant qu'on ne saurait
 Gaspiller le fourrage du service des parcs
 Souiller l'immensité du jardin impérial
 Pour cette bête des confins barbares,
 Pour ce monstre des mers malsaines,
 Dont la peau ne saurait servir à faire une armure,
 Dont la chair ne peut convenir aux sacrifices.

Notre curiosité est évidemment piquée : quel était donc cet animal ? Sima Guang nous donne des éléments de description : « il a le cou d'un ours et le bec d'un oiseau,

la tête d'un porc et le corps d'un buffle. Il est comme un rhinocéros, mais sans corne. Il est semblable à un éléphant, mais avec des écailles. » Aucun animal autre qu'un rhinocéros ne peut répondre à cette description. Or, le rhinocéros était parfaitement connu en Chine. Il abondait encore dans la partie méridionale de l'empire : on en capturera des milliers au Hunan au XVIII^e siècle. Peut-être est-ce l'absence de corne du sujet qui le rendait exceptionnel : quoi de plus extraordinaire qu'une licorne sans corne ? Il importe peu au fond : les Vietnamiens le présentaient *comme* un *qilin* afin de flatter l'empereur et en le reconnaissant comme tel, les ministres se conduisaient en flagorneurs, mais c'était là chose bien fréquente et on en a maint exemple. Sima Guang avait ces pratiques en horreur, comme tout ce qui se rapportait à la superstition. Non qu'il ne pensât point que les présages n'existent pas, mais il démontre que, pour plusieurs raisons, ce ne peut en être un ici : l'empereur régnant n'est point arrivé au degré de sagesse souhaitable.

Outre l'intérêt littéraire de cette pièce, qui prouve la capacité de Sima Guang (qui pourtant s'en dit ailleurs incapable) à maîtriser le plus difficile des genres, on y constate qu'il profite de l'événement pour affirmer ce qui sera plus tard un de ces *leit-motiv* : s'il est indispensable qu'un sage souverain règne, tout aussi important est le rôle des ministres (la question de la prééminence de l'un ou des autres dans la pensée politique de l'auteur a fait parmi les spécialistes l'objet de maintes discussions : il est clair qu'en fait les deux sont également indispensables).

2) Le « *Fu* de Jixia 稷下 », non daté, est aussi de toute évidence un *fu* de remontrance. À travers une critique mise dans la bouche de Xunzi 荀子 (III^e s. av. J.-C.) – que Sima Guang admirait fort – contre les dépenses excessives faites par le roi de Qi pour la fameuse académie de Jixia, on a sans nul doute une critique adressée à l'empereur, probablement Renzong. On sait que les empereurs Song ont fondé un grand nombre d'académies, sans doute trop, et trop coûteuses, alors que l'empire, pressé au nord et à l'ouest par des ennemis puissants, et en proie à de graves difficultés économiques, a d'autres urgences.

Le *fu* s'ouvre sur une description des luxueux locaux de l'académie. Le roi vient la visiter en grande pompe et s'en déclare satisfait. Alors Xunzi s'avance et énonce sa critique :

Votre Majesté a ouvert la route de la vertu et planté la forêt des Classiques. Ses préoccupations de paix sont vastes ; son idéal de gouvernement est profond. Toutefois, les seigneurs ne sont pas soumis et nos voisins nous envahissent tour à tour. Les soldats se plaignent de partir en guerre et le peuple pousse des cris de douleur. À mon sens, cela veut dire que ni moi ni vos autres ministres ne possédons l'art du bon gouvernement et que nous sommes indignes des soins de Votre Majesté.

Le roi l'ayant sommé de s'expliquer, Xunzi entreprend de lui démontrer qu'il ne faut pas inverser les valeurs : « le *wufu* (une pierre de couleur mais sans valeur) ne doit pas être confondu avec le jade, les yeux des poissons ne sauraient être pris pour des perles ». Les pensionnaires de l'académie ne sont que des profiteurs, qui perdent leur temps en discussions creuses, « discutant de Cunfucius et de Mencius, favoris vibrants et manches secouées ». En conclusion :

Quel gâchis que ces nourritures raffinées, ces vêtements somptueux, ces hautes salles et ces pièces confortables. Textes de phénix (rhétorique précieuse) et débats de milans (âpres controverses), on débite des propos inutiles, on perd des journées précieuses. Le peuple n'est pas heureux et vous ne partagez pas ses peines, le pays est en danger et vous ne voyez pas qu'il est perdu. Je considère que Votre Majesté aspire à la vaine réputation d'un roi qui entretient les sages, mais ne se préoccupe pas de les employer de manière concrète.

3) Le « *Fu* de l'être mystérieux » (*Lingwu fu* 靈物賦), très différent de style, est un bref « *fu* énigme », à la manière de ceux de Xunzi, décidément souvent mis à contribution par Sima Guang, mais à la différence de ceux-ci, la réponse ne nous est pas donnée. En voici le texte complet :

Voici un être. Si on le maîtrise, il demeure ; si on le lâche, il s'en va. Si on le roule, il devient petit ; si on le déploie, il est immense. Pour le garder il y a un maître ; pour l'utiliser il y a une règle ; pour le pratiquer, il y a une méthode ; pour l'entretenir il y a un principe. Si on le loue, il ne s'en réjouit pas ; si on le calomnie, il ne s'en indigne pas ; si on lui fait des invites, il n'y répond pas ; si on lui fait des menaces, il ne s'en effraie pas. Je ne sais pas de quoi il s'agit. J'ai simplement fait ce *fu* à son sujet, sans plus.

Quel est la réponse ? Elle nous est suggérée par un passage du *Mengzi* (III,2), cité d'ailleurs par Sima Guang dans son *Miroir universel pour aider au gouvernement* (*Zizhi tongjian* 資治通鑑), sous l'année 310 av. J.-C., où l'on trouve des phrases similaires, ainsi que par maint autre texte : il doit s'agir de « l'homme de bien » (*junzi* 君子), c'est-à-dire du ministre à la conduite parfaite.

On peut dire en conclusion que ces trois textes sont, sous des formes variées, des plaisoyers *pro domo*.

On a terminé l'année par l'étude de la « Biographie de la chatte Tigresse noire » (*Mao Shu zhuan* 貓巖傳). Il est piquant de constater que l'immense historien qu'est Sima Guan a très peu écrit de biographies : trois seulement, celle de l'un de ses amis, une biographie allégorique (« Le palefrenier ») et celle d'une chatte qu'il avait amenée de Kaifeng à Luoyang, Tigresse noire. On a là un document exceptionnel sur les rapports des lettrés au chat, animal bien peu valorisé par la tradition chinoise. Voici le texte complet de cette curieuse pièce :

Bonté et sens de la justice sont des vertus qui nous viennent du Ciel. Or le Ciel ne les donne pas seulement aux hommes. Tous les êtres doués de conscience les possèdent. Simplement, ils en sont plus ou moins pourvus.

Il y avait chez nous une chatte nommée Tigresse noire. Quand elle mangeait avec les autres chats, elle se tenait toujours en arrière et attendait que les autres eussent fini de manger et fussent partis pour s'avancer et manger à son tour. Et si l'un d'entre eux revenait, elle se reculait de nouveau pour lui laisser la place. Quand les autres chattes avaient trop de petits, elle en mettait dans son nid, les nourrissait comme les siens propres et les aimait plus encore. Il advint qu'une chatte stupide, inconsciente de la bonté de Tigresse-noire à son égard, mangea ses petits, sans que Tigresse noire la combattît. Mon épouse, qui avait lu dans le *Baizetu* 白澤圖 (un recueil apocryphe de présages attesté dès le VI^e s.), que quand un animal domestique mangeait ses petits, c'était de mauvais augure, ayant vu que Tigresse noire était à côté de l'autre chatte, avait cru qu'elle en

avait mangé aussi. Elle la battit durement et la donna à un monastère. Mais elle refusa la nourriture que es moines lui donnèrent et se cacha dans un trou. Au bout d'une dizaine de jours elle était presque morte de faim. Ma femme eut pitié d'elle et la ramena. Sitôt à la maison, elle mangea. Chaque fois que quelqu'un de la maison trouvait un chaton abandonné, on le lui donnait pour qu'elle lui servît de mère. Une fois, pour protéger un autre chat, elle se battit contre un chien, qui la mordit si fort qu'elle en mourut presque, mais quelqu'un la secourut et elle en réchappa. Devenue vieille et malade, incapable d'attraper les souris, elle devint une bouche inutile. Mais je n'eus pas le cœur de l'abandonner et la nourris moi-même. Quand elle mourut, je la fis mettre dans une corbeille et la fit enterrer dans le jardin de l'Ouest. C'était au jour *jiawu* du 10^e mois de la 7^e année Yuanfeng (1084). Elle avait vingt ans.

Jadis, Han Yu 韓愈 (768-824) écrivit un essai intitulé « Sur une chatte qui allaitait les petits des autres (*Mao xiang ru shuo* 貓相乳說) ». Il y disait que la vertu du prince de Beiping avait provoqué par sympathie la vertu de sa chatte. Pour avoir eu chez moi Tigresse noire, je sais bien, moi, que tous les êtres ont leur propre caractère, soit bon, soit mauvais. Les propos de Maître Han tiennent de la flagornerie. Hélas ! Il est bien des gens qui ne connaissent ni bonté ni justice, qui sont avides et rapaces, cherchent à s'approprier les biens des autres et font du mal aux gens par intérêt. Quand de tels gens liront l'histoire de Tigresse noire, ils devront avoir honte.

Il est amusant de voir à près de trois siècles de distance deux des plus grands esprits de la Chine s'opposer sur la vertu des félins ! Bien entendu, l'enjeu est plus important. Pour le rationaliste Sima Guang, la théorie très classique, défendue par Han Yu, des effets sympathiques de la vertu, au moins en ce qui concerne les animaux, tient de la superstition... ou de la flagornerie : il est de fait que Han Yu avait bénéficié des largesses du prince de Beiping.

Mais Tigresse noire ne sert pas seulement de point de départ à une réflexion philosophique. Sima Guang a pour elle une véritable tendresse. On le voit, lui, homme âgé et considérable, chef de fils des conservateurs, à la veille de parvenir au pouvoir (il sera rappelé et nommé premier ministre en 1085), la nourrir de sa main. Le plus étonnant est peut-être la précision extrême de la date de sa mort. On ne trouve guère une telle précision que pour les empereurs !

II. On a étudié cette année un certain nombre de poèmes des III^e et IV^e siècles, œuvres de Cao Zhi 曹植, Ruan Ji 阮籍, Zuo Si 左思, Lu Ji 陸機, Tao Yuanming 陶淵明, etc. Les traductions annotées en ont été publiées dans *Anthologie de la poésie chinoise*, Rémi Mathieu (dir.), Paris, Gallimard, 2015 (La Pléiade).

Programme de l'année 2013-2014 : I. *Un politicien, historien et homme de lettres sous les Song : Sima Guang (1019-1086)* (suite et fin). — II. *Le langage poétique des Six Dynasties* (suite et fin).

I. On a poursuivi l'étude de pièces peu connues de Sima Guang. Tout d'abord, la « Notice sur le jardin du bonheur solitaire (*Dule yuan ji* 獨樂園記) » jardin construit par Sima Guang à son arrivée à Luoyang, en 1071. Dans ses *Notes sur les jardins*

célèbres de Luoyang (*Luoyang mingyuan ji* 洛陽名園記), Li Kefei 李格非 (xii^e s.) le présente ainsi :

Lors de son exil à Luoyang, Sima Wengong 溫公 (nom posthume de Sima Guang) a nommé ce jardin Jardin du bonheur solitaire. C'est un jardin tout simple et très petit, que l'on ne peut ranger dans la même catégorie que les autres. La salle de lecture est une pièce de quelques dizaines de chevrons. Le Kiosque de l'arrosage des fleurs est encore plus petit, et plus petits encore sont le Kiosque où l'on joue avec l'eau et le Kiosque où l'on plante les bambous. La Terrasse d'où l'on contemple les montagnes n'a pas plus de dix pieds de hauteur. La Cabane de la pêche à la ligne et l'Enclos où l'on cueille les simples sont faits simplement de bambous, de branches et de lianes entrelacés. Wengong 溫公 (Sima Guang) a écrit une dédicace pour ce jardin et ses divers poèmes sur ses pavillons et ses terrasses circulent dans le monde. Ce n'est donc pas seulement le jardin que l'on apprécie.

Sima Guang commence sa notice par ses lignes :

Mencius a dit : « Plutôt que se réjouir seul, mieux vaut se réjouir avec d'autres. Plutôt que se réjouir avec peu de gens, mieux vaut se réjouir avec beaucoup de gens. » Mais cela, c'est le bonheur des grands de ce monde, et les humbles n'y peuvent prétendre. Confucius a dit : « Il y a aussi du bonheur à se nourrir de légumes, à boire de l'eau et à reposer sa tête sur son bras replié. » Yan Yuan 顏淵 (disciple de Confucius), qui mangeait son riz dans un plat de vannerie et buvait son eau dans une coloquinte, ne fit pas autrement. Mais cela, c'est le bonheur des sages, et l'homme ordinaire ne peut y atteindre. La pie a besoin d'une seule branche pour faire son nid et quand le rat boit dans le fleuve, il ne fait que remplir son ventre. Chacun se contente de son lot. Cela, c'est le bonheur du Vieux demeuré (un surnom que c'était donné Sima Guang. V. plus bas).

De ce « petit » jardin, qui comportait quand même un certain nombre de constructions (dont une bibliothèque riche de cinq mille ouvrages) et un étang avec en son centre une île où se dressait encore une cabane, Sima Guang nous a donné une description assez précise, document précieux sur l'histoire du jardin en Chine et surtout sur le rapport des lettrés au jardin. On le voit construisant lui-même des abris et pergolas de bambou, traçant les rigoles d'irrigation alimentées par le ruisseau qui traverse le jardin, étiquetant ses cent vingt carrés de plantes médicinales, etc.

On découvre ici un Sima Guang, bien éloigné de l'homme qui, au dire des historiens, se serait usé, sans se détourner un seul jour de sa tâche, à la rédaction de son *Miroir*, commandé par l'empereur (il est vrai qu'il se peint lui-même ainsi dans son texte de présentation à l'empereur, mais c'est une convention – on ne saurait œuvrer pour le souverain sans se ruiner la santé, ce serait faire preuve d'une désinvolture irrévérencieuse ! – et l'empereur lui-même ne s'y trompe pas), sachant cultiver l'art du loisir :

En temps ordinaire, le Vieux demeuré est le plus souvent dans sa bibliothèque, occupé à lire. [...] Quand il a l'esprit fatigué, le corps las, il jette sa ligne pour prendre des poissons, prend une toile pour cueillir des simples, ouvre une rigole pour arroser ses fleurs, prends sa hache pour fendre des bambous, monte sur une hauteur pour promener ses regards sur les montagnes, ou se promène en toute liberté, n'obéissant qu'à son humeur. Parfois la lune brillante s'en vient, la brise fraîche arrive. Il va sans que nul ne le tire, il s'arrête sans que nul ne l'y force. Ses oreilles, ses yeux, ses poumons, ses entrailles,

n'appartiennent qu'à lui. Quelle liberté ! Quelle plénitude ! Il ignore quel bonheur sur cette terre pourrait remplacer celui-là. C'est pourquoi il a nommé son jardin : « Jardin du bonheur solitaire. »

Simple coquetterie, on peut le penser : on sait que Sima Guang, pendant son « exil » (plus exactement son retrait volontaire) à Luoyang, appartenait à de nombreuses sociétés de lettrés, qui se livraient à des plaisirs raffiné, joutes poétiques, feu de fléchettes, etc. et ne pouvait manquer d'y inviter ses nombreux amis. Mais par ailleurs, sa qualité de « leader » de la coterie dite « conservatrice », opposée aux ministres « réformateurs » (l'un comme l'autre terme sont des simplifications convenues, et inadéquates en fait), devait le pousser à la prudence : mieux valait sans doute ne pas présenter son jardin comme un lieu de rassemblement, d'où peut-être son insistance sur la « solitude ».

On a lu ensuite intégralement *Les propos d'un demeuré* » (*Yushu* 迂書) ouvrage, constitué de quarante deux articles, dont vingt trois datés, qui est une sorte de journal philosophique, dont il est certain que la plus grande partie c'est perdue. Le premier article, daté de 1057, en est présenté comme la préface. La grande majorité des articles datés (dix-sept) a été écrite entre 1074 et 1085, c'est-à-dire pensant le séjour à Luoyang. Le contenu en est très varié : réflexions à portée générale, parfois suscitées par un incident de la vie de l'auteur, ce qui les rend souvent vivants et attachants, attaques contre les beaux parleurs et les faux penseurs, prises de position pour ou contre tel penseur antique, etc. On y trouve bien des échos aux idées énoncées par l'auteur dans ses autres ouvrages tout au long de sa vie. Nous n'en donnons ici que quelques passages, à titre d'exemple :

Préface (1057)

À l'âge de cinq ans, mon père et mon frère m'apprirent les lettres. Je pouvais lire à haute voix les textes, mais je n'en comprenais pas le sens. Sept ans plus tard, je commençai à entendre un peu la voix des sages. Je lisais dans la matinée et le soir je réfléchissais. J'ai maintenant vingt-six ans (*sic* : erreur de graveur ?). Bien qu'obtus de nature, et incapable de progrès, je fais néanmoins tous mes efforts. Quand je trouve quelque chose, je le note pour le montrer aux autres. Au mieux, on me dit : « Ce que vous dites là est bien ordinaire et manque d'originalité. Ce sont des choses que tout le monde connaît. » Au pire, on me dit : « Ce que vous avez écrit là n'est pas malin. C'est sans aucune utilité, et d'aucun profit pour le monde ». Hélas ! J'ai été jusqu'au fond de mon cœur pour retrouver la voie des anciens, et j'en ai pris ce que mes moyens m'ont permis de trouver. « Banal » et « pas malin » ne sont que des qualificatifs que les autres m'ont donné. Que pourrais-je en savoir ? Aussi ai-je intitulé ces écrits « écrits ordinaires » ou encore « écrits d'un demeuré ».

De la banalité

Quelqu'un disait à l'homme demeuré : « Vos propos sont des plus ordinaires ; tout le monde peut dire pareil. Ils n'ont donc aucune valeur ». L'homme demeuré répondit : « C'est vrai. J'étudie la voie des Anciens avec diligence et depuis longtemps, mais étant obtus de nature, j'ai beau me torturer les méninges, je suis incapable d'intelligence et ne puis être qu'ordinaire. Toutefois, le ciel et la terre d'autrefois seraient-ils en quelque manière différents de ceux d'aujourd'hui ? le soleil et la lune, les dix mille êtres, la

nature humaine, le seraient-ils ? Non, ils n'ont pas changé. Comment la Voie eût-elle seule changé ? Or vous êtes mécontent de sa constance et la voudriez nouvelle. C'est comme quelqu'un qui, voulant aller à Chu, se dirigerait vers le nord au lieu du sud ou, voulant aller à Qi, se dirigerait vers l'ouest au lieu de l'est. On pourrait bien dire qu'il est différent de tout le monde. Il arrive là où il ne voulait aller et manque son but, plus il fait d'efforts, plus il s'en éloigne. Hélas ! Piété filiale, amour des enfants, bonté et justice, loyauté, sincérité, sens des rites et de la musique, on en discute depuis l'origine des hommes. Il n'y a là rien que de banal. Les gens de mon espèce craignent justement de ne pas être banaux. Serait-ce un défaut ? »

La dent cariée

L'homme demeuré souffrait d'une dent cariée. Ses gémissements s'entendaient dans tout le voisinage et il ne pouvait dormir de toute la nuit. Vint à passer un taoïste qui lui demanda s'il savait d'où venait son mal. « Je l'ignore », répondit l'homme demeuré. « Il vient du Ciel, répondit le taoïste. Le Ciel a donné votre dent à l'insecte rongeur d'os. Et vous lui résistez ! C'est s'opposer au Ciel. Or c'est du Ciel que vous avez reçu la vie. Comment donc pouvez-vous résister ? Cédez donc votre dent. » Le vieillard inadapté acquiesça et abandonna sa dent à l'insecte. Il s'endormit sans en avoir conscience et, dès cette nuit même, il alla beaucoup mieux.

Le scorpion et l'invocateur

Un soir que l'homme demeuré était dans sa cour, il s'appuya sur un arbre et un scorpion le piqua. Il saisit sa main de son autre main et poussa un cri, car la douleur le traversait jusqu'au cœur. Sa femme fit venir un invocateur afin de faire partir la douleur. Celui-ci dit : « Pensez que ce n'est pas parce que c'est un scorpion que c'est grave. Pensez que c'est une chose minime, comme la piqûre d'un insecte ordinaire, et dites : "Comment cela pourrait-il me faire mal ?" » et la douleur sera partie. L'homme demeuré s'y conforma. Un moment plus tard, la douleur s'arrêta. Il remercia alors l'invocateur en disant : « Comment faites-vous pour neutraliser si vite le venin des scorpions ? » — « Le scorpion ne vous a pas empoisonné, c'est vous qui avez fait venir le poison. Je ne vous ai pas guéri, c'est vous qui vous êtes guéri vous-même. Ni l'un ni l'autre ne dépendent de mes talents, c'est vous qui l'avez fait. » L'homme demeuré s'écria alors : « Hé ! Ce qui empoisonne l'homme, c'est la réussite et l'échec, le chagrin et la joie, et pas seulement la queue d'un scorpion ! L'homme les appelle, l'homme les repousse, c'est ainsi et pas autrement ! »

Le chariot de riz renversé

Il pleuvait. L'homme demeuré, étant sorti de chez lui, vit un chariot de riz arrêté sur un sentier surélevé. Il le montra du doigt aux disciples qui l'accompagnaient : « Ce chariot ne va pas tarder à verser ». Alors qu'ils avaient fait à peine quelques dizaines de pas, ils entendirent un grand bruit. Ils se retournèrent : le chariot avait versé. Les disciples demandèrent : « Comment le saviez-vous ? » — « C'est parce que je connais les hommes. Il pleut et la route est glissante. Il n'y a que ce sentier qui ne soit pas glissant. Tout le monde se dirige donc par là. Quel que soit le poids du chariot, comme il occupe une position étroite et élevée et qu'il empêche les gens de passer, comment ne serait-il pas renversé ? » Et il est de bien plus grands malheurs qu'un chariot renversé¹ !

1. On a là, sous forme allégorique, un *leitmotiv* de la pensée politique de Sima Guang. Un ministre, arrivé au faite de sa puissance, ne doit pas chercher à se maintenir longtemps. S'il le fait, il sera vite renversé.

Le Ciel et l'homme (1074)

Il y a une chose sur laquelle le Ciel est sans pouvoir : c'est l'homme. D'où labourage, sarclage et moisson. Il y a une chose sur laquelle l'homme est sans pouvoir : c'est le Ciel : d'où inondations, sécheresse et sauterelles.

Changer de disposition

On demandait à l'homme demeuré : « Pouvez-vous rester sans idée ? » — « Certes non. Mais si je sais changer de disposition, ce n'est déjà pas si mal. » — « Qu'appellez-vous changer de disposition ? » — « Renoncer au mal pour suivre le bien, au faux pour suivre le vrai. Il est des gens qui ne savent pas mettre cela en pratique et pensent que c'est aussi difficile que de maîtriser un cheval emballé ou de faire pivoter la base d'une colonne. Mais si on y pense tranquillement, on a cela en soi, tout simplement. C'est comme faire tourner une porte sur ses gonds. Qu'y a-t-il là de difficile ? »

Le Buddha et Laozi (1084, 2^e jour du 12^e mois)

On demandait au vieux demeuré : « Y a-t-il quelque chose à prendre chez le Buddha et Laozi ? » — « Certes ! » — « Et quoi donc ? » — « Chez le premier je prends le vide et chez le second le non-agir et la spontanéité. Hormis cela, rien d'autre. » On demanda aussi : « Si tout est vide, on ne peut bien agir ; si le non-agir est bon, l'homme ne peut agir sur rien. Qu'en est-il ? » — « Je ne dirais pas qu'il en est ainsi. Si dans le vide, on ne prend que l'absence de désir, alors, un homme bon, même mort, ne pourra pas. Ce n'est pas là du vide. Si dans le non-agir on prend l'octroi des charges aux hommes de talent, on pourra régler dix mille affaires chaque jour. Il y aura donc action. »¹

On a également lu, entre autres textes, les « Leçons sur la frugalité, pour [mon fils] Kang (*Jian xun shi Kang* 儉訓示康) ». Tous ces textes, ainsi que ceux étudiés l'année passée, feront l'objet d'une publication (*Sima Guang – Écrits divers*, à paraître à une date encore non fixée).

II. Ont été étudiés cette année un certain nombre de poèmes des v^e et vi^e siècles, œuvres de Xie Lingyun 謝靈運, Bao Zhao 鮑照, Shen Yue, etc. Les traductions annotées en ont été publiées dans *Anthologie de la poésie chinoise*, sous la direction de Rémi Mathieu, Gallimard (La Pléiade), Paris, 2015.

1. Encore l'importance des ministres. Le bon souverain n'agit pas et règne par la vertu, laissant l'action à des ministres triés sur le volet.